

Feuilleton du Pays du dimanche : L'anneau d'argent

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1899)**

Heft 80

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-248936>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS

DU DIMANCHE

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS 27^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

27^{me} année LE PAYS

Souvenirs militaires

DE

François Guélat de Porrentruy

1809-1811

(Suite)

Mon parti était pris, je remplissais mes devoirs convenablement : poser les sentinelles, les relever d'heure en heure au château sur un rocher à pic, dans une rampe saillante couverte de verglas — toutefois j'avais eu la précaution d'envelopper mes souliers de linge pour ne pas glisser.

Mon âme était brisée en voyant un tas de condamnés couchés sur des brins de paille, attachés par de lourdes chaînes, exposés dans des geôles à claire voie. J'aidais M. Bresse dans ses écritures.

On vivait à bon marché, surtout en viande. A la boucherie, on nous donnait les fressures d'animaux, qu'on jette là : nous savions en faire des ratatouilles appétissantes.

Au commencement de février 1811, étant au corps de garde, on me dit que sous peu je devais aller au dépôt du régiment qui était à Besançon. Ne pouvant y croire, j'hasardai la gageure d'un déjeuner que je risquais volontiers, désireux de perdre, contrairement aux parieurs sûrs de gagner.

J'avais encore le souvenir de la lecture d'un livre intitulé « Instructions » où l'on tirait des histoires édifiantes, imprimé dans cette ville en renom ; j'avais toujours eu grande envie de la voir, ne fût-ce qu'une seule fois en ma vie... hélas, j'ai eu le temps d'apprendre à y connaître

Feuilleton du *Fays du Dimanche* 1

L'anneau d'argent

En 1793, la Vendée, soulevée tout entière pour soutenir la cause royaliste, se trouvait engagée dans la lutte la plus ardente avec les soldats de la République, les *Bleus* comme on les appelait alors.

Pour vaincre l'insurrection vendéenne, la Convention avait dû employer ses meilleurs généraux : Marceau, Westermann, Kléber enfin, dont le nom seul valait une armée. Mais ils avaient rencontré, à la tête des paysans insurgés, des chefs tels que Lescure, Bonchamp, d'Elbée, Cathelineau, Charette, dont la valeur et la renommée sont restées célèbres dans l'histoire des guerres de Vendée.

l'hypocrisie personifiée.....

Fort heureusement que ces exemples sont rares, que le bon esprit de religion domine, grâce aux lumières d'un clergé éclairé qui veille sans cesse aux besoins temporels avec un zèle et une persévérance louables.

J'acquis bientôt la certitude que mon nom figurait sur le cadre des 45 sous-officiers et caporaux destinés à former le noyau d'un 6^e bataillon de guerre.

Aurich était devenu chef-lieu du département de l'Ems oriental. Le jour de départ fixé, à peine arrivé à Embden cinq lieues, et en place de repos, que je vois entrer un détachement venant de Jever, dans lequel se trouvait mon frère qui me dit aussitôt : « Et moi aussi, je vais revoir la France ! »

Le duc de Reggio (Oudinot) avait remplacé le duc de Plaisance, (Le Brun) comme gouverneur général des Provinces Unies ; il fit faire un décompte en rixdales de la haute paye réservée depuis l'entrée en Hollande.

On se mit en route par Zwol (Bouches de l'Yssel), Groningue (Ems occidental), Arnheim (Yssel supérieur) Gueldres et Clèves (Roër)

A Clèves, je fus retenu au lit, par le trop prompt changement de la bière au vin. Nous passâmes successivement par Liège (Ourthe) grande ville très commerçante qui possède une belle cathédrale ; puis par

Neuchâteau bourgade sans importance ;

Arlon qui est sur une hauteur ;

Luxembourg (Forêts) où je comptais revoir MM. Platel et Thouvenin ; mais ils étaient encore en Ibérie.

Le dépôt du 69^e ne nous fut pas indifférent ; nous y vîmes un nommé Gigon dit *Pahys*, de Chevenez, qui nous fit politesse, et après avoir vidé quelques cruchons, il nous conduisit aux fortifications, œuvre de Vauban, qui ont trois

Des deux parts, il fallait vaincre et chaque jour amenait des rencontres sanglantes entre ceux qui défendaient le régime nouveau et ceux qui restaient fidèles aux traditions monarchiques et religieuses de la France.

Parmi les généraux vendéens, l'un des plus renommés était le marquis de Lescure, ex-officier dans l'armée du roi, à peine âgé de vingt-sept ans. Retiré dans ses terres au château de Clisson, il avait tout quitté pour venir, avec nombre d'autres gentilshommes, mettre son épée au service de la cause royaliste.

Les brillants combats de Bressuire, de Thouars, de Fontenay et de Saumur avaient mis en relief sa bravoure, ses talents militaires, et l'entouraient d'un prestige éclatant. Toujours calme et doux, le premier au danger, il était adoré de ses soldats, auxquels il témoignait la plus vive sollicitude, la bonté la plus touchante pour leurs besoins et leurs souffrances.

quarts de lieue hors des bastions, jugées alors imprementables.

Marche en famine, paraît devoir cette dénomination aux Français, car c'est un pauvre endroit, de là on arriva à

St Hubert qui n'a que la célébrité attachée à son ancienne abbaye de Bénédictins, où l'on amenait les hydrophobes pour implorer leur guérison, par l'intercession de ce bienheureux patron des chasseurs. : il s'y fait un grand débit de bagues qui ont touché les reliques exposées à la vénération des fidèles.

Le 20 mars, nous étions dans les défilés des Ardennes par un temps serein, quand des coups de canon répétés de cinq en cinq minutes se firent entendre ; ils portaient du fort de Givet, distant de deux à trois lieues sur notre gauche. Informations prises, on nous dit que ces salves d'artillerie étaient en l'honneur de la naissance du roi de Rome fils de Napoléon et de Marie Louise archiduchesse d'Autriche, venu au monde le dit jour, et baptisé sous les prénoms de Napoléon-François-Charles-Joseph.

Arrivé à Thionville, je me transportai au quartier du 96^e dans l'espoir d'y rencontrer mon cousin germain Xavier Antoine, sergent major, peut-être le Nestor de cette catégorie, mais il était encore absent.

A Metz, capitale du département de la Moselle a une belle place d'arme où l'on remarque la cathédrale, c'est une jolie ville.

Pont-à-Mousson a une halle au blé spacieuse dont le contour extérieur est voûté et dallé, et sert d'abri contre l'intempérie.

Nancy, chef-lieu de la Meurthe, est partagé en deux ; la ville neuve où nous étions a ses rues tirées au cordeau, une place magnifique ornée du palais de Stanislas Leszinski le dernier des rois de Pologne, beau-père de Louis XV, surnommé le bienfaiteur de la Lorraine qui lui avait été donnée en apanage par dédommagement.

Or, un jour de l'été 1793, les *Bleus* venaient de remporter une victoire sanglante, après un engagement furieux, sur les troupes commandées par le général de Lescure. Malgré leur dévouement fanatique à leur cause, malgré leur courage héroïque, la vaillance de leurs chefs, les royalistes s'étaient vus écartés par le nombre et par la supériorité de l'armement des soldats de la République. Morts et mourants gisaient épars, dans ces attitudes crispées de vengeance et de haine plus affreuses encore à voir que la plus sauvage mêlée.

Nombre de vaillants « gars » vendéens, tombés dans les tortueuses sentes du Bocage, ne devaient plus jamais revoir le toit de chaume où les attendaient, anxieux, la promesse et les vieux. Mais du moins, tous mourraient portant sur leur poitrine l'image du Sacré-Cœur qui faisait espérer le salut de leur âme brusquement saisie par la mort.

ment de la perte de sa couronne ; il était entouré d'une balustrade.

Nous y avons eu séjour. J'y ai visité la pépinière sur une colline à côté de la salle de spectacle, peuplée de toutes espèces d'arbustes de différents climats. J'ai aussi parcouru en partie le faubourg St-Nicolas peuplé d'artisans en tous genres. L'on y voit de beaux édifices.

Vézelize, lieu d'étape où nous fûmes de bonne heure possède un hôpital ; y étant allés, j'y vis un ouvrier d'artillerie qui venait de subir l'opération de l'extraction d'un œil de son orbite, par suite d'explosion d'une étincelle en forgeant.

C'est de cette bourgade que nous délibérâmes, mon frère et moi, d'aller voir M. le capitaine commandant le détachement, à l'effet d'en solliciter un congé limité pour visiter nos parents vu qu'on était à proximité du pays. Mais M. Gérard venait de partir en avant. Alors, en vrai déterminé mon frère me dit : « Eh bien ! puisqu'il en est ainsi d'une permission, nous la prendrons sous la semelle de nos souliers, François, veux-tu me suivre ? — Pourquoi pas, » répondis-je.

Au même instant nous partons. Vers quatre heures nous étions à Remiremont ; on voit à droite un grand bâtiment qui était autrefois la célèbre abbaye de chanoinesses de la Lorraine. Nous poussâmes jusqu'à Epinal chef-lieu des Vosges où nous couchâmes.

Au cabaret dans une rue reculée, on nous prévint que le passage par la montagne était très dangereux ; que les loup attaquaient les voyageurs ; cet avis salutaire ne nous empêcha pas de tenter l'aventure : nous avions nos sabres pour nous en servir au besoin. La cime où nous parvinmes était encore couverte de neige, de sorte qu'elle nous cachait le chemin ; on ne voyait aucun tracé ; en marchant d'un pas ferme nous eûmes bientôt franchi l'espace sans le moindre obstacle ni fâcheuse rencontre.

Arrivés à St-Maurice au centre de la montagne, nous nous arrêtâmes pour respirer et nous rafraîchir ; les gens nous demandaient bonnement des nouvelles de leur fils ; Bêat avait une réputation toute prête dont ils étaient si contents et satisfaits, qu'en mettant la main à la poche, l'écoût se trouvait payé ; cette aubaine nous épargnait des frais de bouche indispensables, car nous ne possédions qu'une pièce de deux francs à dépenser.

Dans la soirée, nous atteignons Giromagny, grand village aux pieds du Ballon, qui sépare le département des Vosges de celui du Haut-

Le soir de cette même journée, une mesure, solée, tout en ruines et perdue dans les profondeurs du Bocage, recueillait les chefs vendéens assemblés en conseil.

Tous écoutaient, silencieux, attentifs, la parole vibrante de M. de Lescure. Brièvement, nettement, il exposait la situation. Sans aucun découragement, mais avec la force de la conviction et de l'autorité, il conseillait la retraite, une retraite momentanée. Il fallait « s'égailler » pour aller se rallier sur un point éloigné, y rassembler de nouvelles forces, afin de reprendre l'offensive. Les généraux de la République avaient reçu pour mission de pacifier la Vendée en anéantissant les troupes royalistes, en laissant derrière eux les ruines et l'incendie ; mais, malgré leur réputation d'habileté et de bravoure, malgré les forces considérables dont ils disposaient, ils rencontreraient, encore une résistance acharnée en se retrouvant en face des défenseurs de la religion, de la royauté, résolus à mourir pour ces deux nobles causes. Aujourd'hui, vaincus, écrasés par le nombre, mal armés, sans poudre et sans munitions, il leur fallait battre en retraite sans perdre un instant.

(La suite prochainement).

Rhin. Le bonheur nous en veut encore ; l'auberge était tenue par une personne d'ancienne connaissance qui de suite nous reconnut : c'était l'une des filles Souvestre commissaire des guerres père de 33 enfants. Je laisse mon frère ravi de cette heureuse rencontre pour lui, et j'égagnai le lit dont j'avais grand besoin.

Le lendemain nous étions au faubourg de Belfort dans une petite guinguette, à prendre le petit verre avec un compatriote Munch. Louis mon co-partageant du tirage de la conscription, resté au dépôt du 63^e. Voyant des gendarmes rôder autour de nous, on s'esquiva par prudence, ne se souciant pas d'avoir à nous expliquer sur un sujet que d'ailleurs ils n'auraient pas approuvé d'après la consigne.

Etant sur la route à Courtemaiche, nous rencontrâmes les conscrits de la classe de 1811 montés sur un char à échelles. Nous voyant passer, ils s'arrêtèrent spontanément, et après s'être embrassés, ils nous cédèrent leur place, voulant cheminer à pied. Nous profitâmes de cette offre généreuse avec un vif empressement.

Arrivés devant Bellevue, en face de notre ville natale, jetant nos regards sur les champs labourés, nous y aperçûmes d'abord au milieu, notre ancien professeur M. Denier. De suite nous courûmes à lui ; il nous reçut avec son affabilité ordinaire, et nous invita à déjeuner le jour suivant. Enfin, nous voilà à Porrentruy.

Nous entrâmes sous le toit paternel dans l'après midi sur les trois heures, à l'improviste.

C'est au sein d'une famille semblable à la nôtre qu'il convient de se reporter, pour comprendre l'ivresse de joie dont tous les cœurs étaient épris. Tous les voisins, voisines, amis et connaissances remplissaient à l'envi la maison paternelle.

Je demandai de suite un bain de pieds pour me délasser, étant venus à marches forcées ; tous nos moments étaient pris. Notre première visite appartenait de droit à M. l'abbé Denier qui nous attendait, ayant fait préparer une hure de sanglier au vin de Chablis.

Nous nous rendîmes ensuite chez M. le général Delmas qui nous fit bon accueil. Il nous récréa bien en nous conduisant dans son cabinet pour nous montrer les armes d'honneur décernées par Bonaparte premier consul, au nom du gouvernement, et qu'il n'avait jamais voulu échanger, des sabres, des pistolets d'arçon enrichis de pierres précieuses, chef-d'œuvres de l'art, sortis de la fabrique de Versailles.

(A suivre.)

Les coins du cœur

Une amusante saynète extraite du dernier volume de Léon Xanrof, sous le titre *Distinguons* :

LE PAPA, *administrant au jeune Popaul, lequel piaille comme toute une portée de petits chiens, une magistrale collection de gifles.* — Tiens ! Tiens ! Et Tiens ! Ça t'apprendra à mentir ! Vaurien, mal élevé, sans cœur ! Dis que tu ne le feras plus !

POPAUL, *pleurnichant avec des glouglous de carafe qui se vide.* — Non... on... on, pa... a... a... pa !

LE PAPA, *d'un ton pénétré.* — Tu ne sais donc pas, petit malheureux, que le mensonge, c'est ce qu'il y a de plus laid, de plus méprisable, de plus odieux, de plus... enfin, personne ne peut souffrir les menteurs (*péremptoire*) et les gens qui mentent meurent tous sur l'échafaud... Veux-tu mourir sur l'échafaud ?

POPAUL, *épouventé.* — Oh ! non, p'pa !

LE PAPA. — Alors, tu jures de ne plus me dire des mensonges ? Jamais ?

POPAUL. — Oui, p'pa.

LE PAPA, *calmé.* — Voyons, maintenant, je vais te faire faire ta dictée. (*Après un coup d'œil au texte.*) Ah ! ah ! C'est de l'histoire de France... Voyons, y es-tu ?

POPAUL, *étouffe les derniers reniflements qui trahissent son émotion et fait ses préparatifs, tout en songeant à l'affreux châtiment réservé aux menteurs.* — Je y es, papa !

LE PAPA, *dictant.* — « François 1^{er}, sachant que son chancelier Duprat, cardinal et légat du pape, lequel avait commis de grandes dilapidations à son préjudice, visait le trône pontifical, lui annonça, un jour, que le Saint-Père venait de mourir... »

LA BONNE, *entrant.* — Monsieur, c'est M. et Mme Quiraze qui demandent monsieur...

LE PAPA, *se méfiant.* — Hein ? Le ménage Quiraze ? Ils vont me faire perdre une heure... Dites que je viens de sortir, — et que je ne rentrerai que ce soir... très tard !

Popaul lève la tête et regarde avec un étonnement profond, son papa, puis la bonne, qui ne manifeste aucune horreur pour le travestissement complet dont on la charge d'habiller la vérité.

LA BONNE. — Et s'ils demandent à voir madame ?

LE PAPA. — Heu !... Vous direz que madame regrette beaucoup, mais qu'elle a une migraine atroce, et qu'elle ne peut recevoir... Allez !

La bonne sort de la pièce, et les yeux de Popaul de leurs orbites.

LE PAPA. — Voyons, où en étais-je ? (*Frappe de l'ahurissement de son rejeton.*) Qu'est-ce que tu as à me regarder comme ça ? On dirait que tu as emprunté des yeux à une grenouille !

POPAUL, *timidement.* — Mais, papa, c'est que tu fais dire que tu y es pas et que maman a la migraine ; et puis, c'est pas vrai.

LE PAPA. — Evidemment, ça n'est pas vrai...

POPAUL, *plus timidement encore.* — Alors c'est un mensonge ?

LE PAPA, *haussant les épaules.* — Mais non, espèce de petit serin ; c'est pour ne pas dire aux Quiraze que nous ne voulons pas les recevoir parce qu'ils sont assommants... Tu comprends ? c'est du savoir-vivre !

POPAUL, *frappé de la distinction.* — Ah ! c'est du savoir-vivre ! Ah ! bien ! (*Il se remet en devoir d'écrire.*)

LE PAPA, *dictant.* — ... « lui annonça, un jour, que le Saint-Père venait de mourir. Aussitôt, le cardinal supplia le roi de l'aider à se faire nommer au trône de Rome, faisant valoir qu'il était entièrement dévoué au roi de France. — Vous avez raison, dit François 1^{er} mais, pour assurer votre élection, il faudrait de grosses sommes d'argent, et vous savez que je ne suis guère en fonds. Aussitôt le cardinal fit porter chez le roi deux grandes tonnes pleines d'or. Ce n'est que quelque temps après qu'il apprit que le pape se portait admirablement. Il comprit alors qu'il avait été joué par le monarque, qui n'était pas seulement un brave soldat, mais aussi un diplomate des plus fin. »

POPAUL, *perplexe.* — Un... quoi ?
LE PAPA, *répétant.* — Un diplomate... Tu ne sais pas ce que c'est qu'un diplomate ?... (*Expliquant.*) Un homme qui fait de la diplomatie !...

POPAUL, *réveur.* — Alors, ce qu'il faisait là, François 1^{er}, c'est de la diplomatie ?...

LE PAPA. — Evidemment !...

POPAUL, *après un instant de réflexion.* — Dis donc, papa, est-ce qu'il n'est pas mort sur l'échafaud, François 1^{er} ?

LE PAPA, *indigné.* — Espèce de petit âne, tu confonds avec Louis XVI !